



Jacques Perret Mutinerie à bord

préface
d'Erik Orsenna

le dilettante

Extrait de la publication

Mutinerie à bord

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Les Collectionneurs, 1989.

Comme Baptiste...
ou *Les tranquillisants à travers les âges*, 1992.

François, Alfred, Gustave et les autres..., 1996.

L'Aventure en bretelles
suivi d'*Un Blanc chez les Rouges*, 2004.

Jacques Perret

Mutinerie à bord

Préface
d'Erik Orsenna
de l'Académie française

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : « Table Des Pavillons Que L'on Arbore dans Toutes
Les Parties Du Monde Connue, Consernant la Marine » [sic], Anonyme,

Archives nationales de la Marine photo

© Musée national de la Marine / P. Dantec

© le dilettante, 2006

ISBN 978-2-84263-408-7

*Certains héritages familiaux sont plus malcom-
modes que d'autres. Prenez les Bonaparte, par
exemple. Où trouver de l'ambition après Sainte-
Hélène ?*

Mai 1864.

*Une riche idée (certains courtisans l'appelleront
même «la grande pensée du règne») vient de s'ins-
taller dans la grosse tête un peu molle de
Napoléon III : installer son cousin Maximilien sur
le trône du... Mexique.*

*Hélas, sur place, la riche idée prend de plus en
plus de plomb dans l'aile. Les autochtones canar-
dent à qui mieux mieux, égorgent, émasculent ou
éventrent les pauvres zouaves de l'armée impé-
riale à qui l'on avait prédit une promenade de
santé.*

Il faut redonner le moral à nos troupes.

C'est alors que dans sa profonde sagesse et sa connaissance inégalée de l'âme humaine, l'état-major français décide d'apporter du bon vin et quelques autres liqueurs annexes à ces vaillants combattants.

Voilà pourquoi, en ce joli mois de mai 1864, un navire quitte la ville de Cette, ses flancs pleins de barricues et de fines bouteilles. Son capitaine s'inquiète. Dans l'urgence, on n'a pas eu le loisir de choisir un équipage de confiance.

La suite va confirmer ses craintes.

L'ennui des longues traversées aidant, ces vau-riens ne résistent pas à l'appel de l'alcool. Sans vergogne aucune, ils se servent et resservent dans la cargaison. Avec les conséquences que l'on devine : un jugement altéré, un amoindrissement rapide du sens moral. Le mal s'empare de leurs cerveaux. Ils ne reconnaissent plus aucune autorité.

Et se mutinent.

S'ensuivent des aventures mi-drolatiques mi-terrifiantes dont je vous laisse la primeur.

*

Un homme aussi libre que Jacques Perret ne pouvait qu'aimer la mer. En 40, les Allemands l'avaient « épinglé ». Trois fois, il s'était échappé. Trois fois on l'avait repris. Il n'avait réussi sa fuite

qu'à sa quatrième tentative. J'imagine que de ces barbelés, il avait gardé une certaine méfiance vis-à-vis de la terre ferme. Et la conviction que posséder un bateau est le meilleur moyen pour s'évader toujours.

Quelques humains mal informés dénigrent les prix littéraires. Les imbéciles ! Apprenez, pauvres sires, qu'en 1951 Jacques Perret reçoit l'Interallié. Grâce aux picaillons qui en résultent, il peut s'acheter le Matam, un petit sloop à tape-cul. Sur ce fier navire, accompagné de son fidèle matelot, le dessinateur et graveur André Collot, il ne va plus cesser de naviguer. De nombreux livres fort savoureux témoignent de cette passion (Le Vent dans les voiles, Rôle de plaisance et La Compagnie des eaux). On notera la saveur des titres. Les marins véritables se taisent la plupart du temps. C'est qu'ils aiment la justesse, dans la manœuvre comme dans la langue.

*

Vous l'aviez deviné, Mutinerie à bord n'est pas Lord Jim ni Moby Dick, l'une de ces vastes fresques métaphysiques qui ont choisi l'Océan pour partenaire parce qu'il est le plus sûr miroir des âmes. Perret raconte son histoire au fil de l'eau, sans trop la prendre au sérieux. Il la quitte, il la reprend,

il la regarde, il s'en amuse. Que cette œuvre soit de commande ne me surprendrait pas. On sent le sujet proposé par quelqu'un d'autre, on voit le chèque arrivé bien à point pour convaincre l'auteur, en panne de liquidités, justement.

Et voilà d'où vient le savoureux de ces pages : cette nonchalance, cette flânerie qu'interrompent soudain de formidables moments de bravoure.

Des digressions linguistiques de haute école : « L'Hercule est un pyroscaphe déjà vieux pour son époque et largement dépassé par les nouvelles techniques de l'hélice, mais très amélioré néanmoins par certains perfectionnements tels que le tuyau à tirette, l'escabilleur à chicane et les aubes articulées à cliquet papillon. »

Une description quasi physiologique du naufrage : « On l'entend gémir faiblement, des râles, des glouglous lui courent dans les entrailles, des hoquets, de petits chocs étouffés, le grabuge clapoteux des épaves intestines, les gargouillis d'une purge mortelle, c'est la mer qui lui travaille le ventre. » (Il s'agit, bien sûr, du malheureux navire.)

Ou l'irruption d'un personnage tout à fait incongru, « porteur d'un petit fourre-tout en tapisserie », l'incarnation même du rat visqueux, couard et faux jeton. Vous comprendrez que, malgré tous ses défauts, je ne peux m'empêcher d'éprouver pour lui une vague tendresse, née certainement de

notre proximité patronymique : Perret l'a baptisé Orsoni...

Comme souvent, c'est dans ce genre de travaux de commande que, les défenses relâchées, on se révèle le plus. Cette Mutinerie est un portrait ressemblant de Jacques Perret et d'ailleurs prémonitoire. Le livre date de 1953. Perret, pour sa défense virulente de l'Algérie française, se verra retirer sa médaille militaire dix ans plus tard. L'esprit de mutinerie avait fait sa route.

Prenez la mer, prenez surtout langue avec ce monsieur Perret. Vialatte l'a aimé. Ce n'est pas un hasard. Avec Marcel Aymé et quelques autres, ils ont, à chaque phrase, fêté notre langue. Pour cet inestimable cadeau, qu'ils soient bénis. C'est-à-dire, plus laïquement, lus et relus dans les siècles des siècles.

Erik Orsenna
de l'Académie française

À Jean-Loup

I

En mai 1864, il y avait, dans le port de Cette, un trois-mâts nantais qui portait un nom rare et édifiant : *Fœderis Arca*. C'était l'arche d'alliance, la nef mystique, la communion des fidèles, le refuge des pécheurs, quelque chose enfin d'angélique et de rassurant. Comme l'a dit un chroniqueur du temps, la Providence ne devait pas ratifier cette invocation. Un mois plus tard, en effet, la mer étant belle et le ciel sans nuages, le navire, taché de sang, disparaissait dans l'Atlantique.

Transmis par l'armateur, un ordre était venu de Paris requérant le capitaine du *Fœderis Arca* de prendre un chargement de vins et spiritueux à destination de la Vera Cruz. C'était l'époque où le génie politique de Napoléon III, vivement encouragé par l'ambition de quelques financiers

marrons, venait d'embarquer la France dans l'aventure mexicaine. Comme le disait avec une admirable clairvoyance le ministre Rouher, cette entreprise était « la grande pensée du règne ». Le danger des grandes pensées, quand elles sont du règne, c'est qu'elles ont les moyens de passer à exécution. En effet, les choses avaient commencé plutôt mal et déjà plusieurs milliers de zouaves étaient morts là-bas, clairon sonnante et baïonnette au canon, sans pouvoir expliquer aux Mexicains les belles raisons de l'empereur qui voulait acclimater sous les tropiques les bienfaits de l'empire libéral. Quand on est la proie des chimères et le jouet des tricoteurs interlopes, on ne chicane pas à un zouave près, et les beaux bataillons, débarqués clique en tête, continuaient à fondre au soleil mexicain dans les ravins à coupe-gorge et le vomit noir de la fièvre jaune.

Cependant, la grande pensée du règne se développait harmonieusement de Compiègne aux Tuileries parmi les belles en crinoline et les trafiquants à cigare. Convenablement chambré, bluffé dans les grandes largeurs, l'innocent Maximilien voguait maintenant vers son empire aztèque en caressant sa barbe blonde, tandis qu'à Paris son cousin Napoléon, le regard un peu poché, lissait la pointe effilée de ses moustaches en disant : « Je lui donne un tas d'or avec

un trône dessus.» Pour arroser dignement ce trône, ordre fut donné d'envoyer là-bas quelques cargaisons de fines bouteilles et de gros rouge. Déjà les affairistes, conquis par un idéal nourricier, avaient chargé plusieurs vaisseaux de barriques afin d'entretenir le moral des généraux et rougir un peu l'eau croupie qui chauffait dans le bidon des zouaves. Mais la diplomatie avait soif. Un archiduc patronné par la France ne lésine pas sur les libations de bienvenue. Quand on arrive chez les gens, de si loin, pour les combler d'idées généreuses, quelques bonnes bouteilles facilitent la tâche, et, pour avaler les pilules impériales, un petit coup de sec ou de vin cuit n'est pas de refus. Le triomphe du libéralisme autocratique pouvait dépendre d'une dernière tournée de cognac ou de frontignan et c'est ainsi qu'un beau matin de mai 1864, le capitaine Richebourg, du *Fæderis Arca*, fut mis en demeure d'appareiller au plus vite avec une cargaison de vins et spiritueux. À bien réfléchir, ce n'était pas une cargaison bien convenable pour une arche d'alliance.

– Cela me contrarie énormément, dit le capitaine de sa voix grave et douce, je n'ai jamais appareillé dans des conditions aussi mauvaises. On n'improvise pas des voyages comme ça, au pied levé. C'est une mauvaise plaisanterie.

Dans le bureau du courtier maritime, le capitaine était assis, un peu raide, au bord d'un canapé avachi. Il n'avait pas tout à fait soixante ans, mais il naviguait depuis l'enfance, et quarante-cinq ans de fatigue et d'insécurité commençaient à lui donner les apparences d'un vieil homme. Vieil homme bien droit, un rien solennel, avec un air d'ennui dans ses yeux bleus bordés de rouge. Un peu de candeur aussi dans sa bouche entrouverte. Des cheveux longs et rares coiffaient avec économie son crâne qui restait blafard jusqu'au niveau habituel de la casquette. Le reste du visage était rouge brique, finement ridé jusqu'aux oreilles et sur la nuque. L'ensemble ne faisait pas excessivement énergique, mais il avait de la mâchoire et son bas de figure, déjà lourd, s'alourdissait de favoris grisonnants, taillés avec soin pour laisser à nu toute la rondeur d'un petit menton dur. Son vêtement était moitié redingote et moitié veston, de couleur sombre, boutonné près du col au premier bouton de cuivre. Il tenait sur ses genoux un chapeau melon de forme assez haute.

– Vous me contrariez énormément, reprit-il.

– Prenez-vous-en aux autorités supérieures, ce n'est pas moi qui vous presse, dit le courtier en agitant une liasse de papiers au-dessus de la table. Vous avez lu ? L'armateur, le marchand de

vins, l'intendance, le gouvernement, Paris, tout le monde est pressé : immédiatement et sans délai, disent-ils, je ne cherche pas à comprendre et je n'y peux rien si le Mexique a soif.

Le capitaine haussa les épaules :

– Je n'ai pas d'équipage. Demain, je bouclais mon coffre et je partais pour Nantes. Ça encore, tant pis, naviguer est mon état, mais je n'aime pas naviguer sans équipage.

– Un équipage ? C'est l'affaire d'une soirée, vous le savez aussi bien que moi. Un cigare ?

Le capitaine esquissa un geste qu'il termina gauchement par un grattage d'oreille. En principe, M. Richebourg acceptait tous les cigares offerts, mais celui-ci, tout de même, s'ajoutait trop bêtement à une réflexion trop stupide :

– En une soirée ? dit-il. Vous en avez de bonnes, je ne trouverai rien de sérieux ici en une soirée, ni même en deux.

– Admettons. Et puis après ? Il n'est pas stipulé non plus que vous ayez à embarquer un équipage sérieux, fit observer le courtier avec un sourire niais. S'il fallait toujours naviguer avec des équipages triés sur le volet, mon épicier serait capitaine au long cours.

– Je vous serais obligé de me parler décemment, dit le capitaine d'une voix qui, effectivement, laissait peu de marge à la plaisanterie.

Le courtier referma doucement la boîte à cigares, ôta ses lunettes et se mit à en essuyer les verres, lentement, avec un bout de chemise qu'il avait tiré de son pantalon :

– Je n'ai pas l'habitude de plaisanter avec les affaires de l'État, dit-il en promenant son regard myope, insaisissable, autour du capitaine. Je vous rappelle qu'il ne s'agit pas d'un négoce quelconque, ni d'un contrat qu'on puisse discuter à loisir, ni même d'une vulgaire commande de pinard à soldats comme l'État en passe pour les garnisons d'Algérie. Non. L'affaire qui vous est confiée se rattache étroitement à la guerre du Mexique, laquelle ne s'accommode pas du train-train routinier des fournitures de guerres banales. Et vous n'ignorez pas, mon cher capitaine, continua-t-il en accrochant les pouces dans les entourures de son gilet de piqué blanc à pois jaunes, vous n'ignorez pas que cette expédition, décidée par l'empereur en accord avec les Chambres, est une entreprise...

– Je sais.

– Le Commerce et la Guerre... reprit l'homme avec un regain d'emphase en soulevant les deux bras pour exprimer le développement à la fois solidaire et parallèle de ces choses importantes : le Commerce et la Guerre...

– Je sais.

cours de mon récit, d'envisager avec complaisance une fin en triptyque évoquant le palais de Chapultepec où l'entourage de Maximilien languit des bonnes bouteilles annoncées par l'auguste et attentionné cousin, tandis qu'au seuil de sa tente, le général Bazaine, bouffi et suant, réclame en vain son vermouth et qu'au plus désolé d'un plateau torride quelques zouaves en perdition dans les cactus, tenue de campagne et bidon vide, s'entretiennent à voix fourbue des planqués de la Vera Cruz qui s'envoient à pleins litrons le pinard de l'Intendance. Réflexion faite je ne courrai pas le risque d'épiloguer sur le cours des choses en fonction des vins abîmés et des spiritueux perdus. Je n'ai voulu que raconter un drame de la mer, voilà qui est fait, le *Fæderis Arca* est par le fond et j'abandonne ses coquins aux bons soins du capitaine Thorvaldsen.

Ce drame de la mer, avouons-le maintenant, je l'ai raconté à partir d'un document très mince et j'ai dû imaginer pas mal d'incidents, de détails et de gestes possibles autour de l'événement certain. Ma source est un livre de prix relié d'or et de rouge où se trouvent relatées quelques sombres aventures de mer plus ou moins célèbres, et celle du *Fæderis Arca* était encore chaude à l'époque où parut cet ouvrage.

Le récit, qui a dû s'inspirer des pièces du procès, tient en une dizaine de pages. Au cours de ma lecture, il a bien fallu me représenter des tas de choses qui n'étaient pas dans le texte, planter les décors, fournir des accessoires, des intentions, des démarches et des paroles, bourrer les interlignes, faire parler les points de suspension, convoquer les souvenirs, débrider les vieux rêves, ouvrir les vannes et quelquefois justifier l'invraisemblable. Sur les thèmes de ce genre, mon imagerie personnelle n'a pas le débit copieux et pertinent d'une mémoire de marin, mais je brode assez vite pour que la moindre histoire de bateau me rende un peu l'exaltation inventive du gamin qui se voit mousse. J'ai donc essayé de reproduire, en partie, l'histoire qui s'est composée spontanément, à la première lecture, dans le sillage des mots. Je la tiens naturellement pour histoire vraie. Quelle que soit la documentation, riche, serrée, minutieuse dont peut se prévaloir un fait historique, chacun la baratine et la moule à sa façon. Il y a toujours trente-six mille versions authentiques de la vérité, qu'il s'agisse du vase de Soissons, de Trafalgar ou du *Fæderis Arca*. Pour commencer, il y a au moins la version de Clovis et du soldat, celle de Villeneuve et du gabier de misaine, celle du mousse qui n'a rien